

# Rentrée littéraire

janvier-février

2025



éditions corti



# Bruno Remaury

## Sur toute la surface de la Terre

*«Au départ ça avait  
commencé comme un rêve  
d'Orient, un de ces rêves  
que font les rois, Cathay,  
Goryeo, Cipango, royaumes  
millénaires où des femmes  
enveloppées de soies légères  
glissent lentement dans des  
jardins emplis de pagodes,  
de volières, de maisons  
de thé et de fontaines de  
porcelaine sous des ciels  
vaporeux où balancent de  
grandes palmes.»*

Bruno Remaury  
**Sur toute la surface  
de la Terre**



Domaine français  
2025 – 176 pages  
18 €

978-2-7143-1350-8



SORTIE LE 2 JANVIER

À travers la vie d'Henri, jeune colon en Indochine, l'histoire des Rois mages, les écrits haineux d'Eileen, golfeuse américaine du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, les exhibitions d'êtres humains mais aussi le rejet cruellement banal d'un nouveau venu à l'école ou la description des *Noces de Cana* de Véronèse, ce livre retrace les multiples facettes d'une même histoire : celle du regard que l'on porte sur l'autre, qu'il soit proche ou lointain.

Entremêlant simples destins et grands récits, faits réels et fictions, *Sur toute la surface de la Terre* évoque tour à tour les différents visages de l'altérité, de l'étrangeté à la marchandisation, de la domination au rejet.

**Bruno Remaury** est né en 1961. Son premier roman *Le Monde horizontal*, publié en 2019, chez Corti, a été particulièrement remarqué par la presse et les libraires. Il a obtenu la Mention spéciale du jury du Prix Wepler Fondation de la Poste, 2019.

“

Dans *Next Stop, Greenwich Village*, film américain de 1976, l'acteur noir Antonio Fargas entraîne sur la piste de danse une dame mûre très wasp. Il se présente comme s'appelant Bernstein, du nom de son personnage. La dame lui demande alors s'il est juif, et Fargas répond : *no darling, I'm gay*. À quoi, tout en dansant, elle répond après quelques instants : *I don't know how you feel but you're a great dancer*. Voilà, c'est cela être un enfant de Babel, avoir en main plusieurs cartes que l'on peut jouer tour à tour. N'en jouer qu'une si l'on veut, et sinon les empiler, avoir deux, trois ou plus d'identités qui s'enrichissent les unes les autres, ethnique, religieuse, politique, culturelle, régionale, de classe, sexuelle, c'est sans fin et cela doit le rester. Pouvoir être simultanément soi-même et un autre, des autres, afin de ne pas se voir réduit à une seule et unique identité. Ne pas se résumer à un seul nom en somme. Dans *De l'autre côté du miroir*, Alice se trouve à un moment dans une forêt où les choses n'ont pas de nom, *the wood where things have no names*. Elle ne se rappelle alors ni de comment elle s'appelle ni ne sait nommer ce qui l'entoure. Plus loin, elle tombe sur un faon, qu'elle ne sait pas non plus nommer et qui est dans la même situation qu'elle. Elle l'entoure de son bras et les deux cheminent ensemble jusqu'à sortir de la forêt. Le faon se dégage alors de son bras, regarde Alice et s'écrie : Je suis un faon ! Puis il ajoute : Dieu me garde ! Vous êtes un petit d'homme ! Et il s'enfuit. Dans la forêt où les choses n'ont pas de nom, les êtres coexistent sans se craindre.

”

Extrait de *Sur toute la surface de la Terre*

## Le Monde Horizontal

Domaine français – 2019

180 pages – 978-2-7143-1225-9

Ce texte, qui mêle fiction et faits réels, entrelace petites et grandes destinées prises dans les mouvements invisibles du monde. S'y croisent un préhistorien amateur, des ogres, des mineurs rescapés, des figures bibliques, August Sander et Christophe Colomb, Léonard de Vinci, un lettré, une jeune émigrante, un chauffeur de bus, des essais nucléaires, Jackson Pollock ou Diane Arbus.

## L'ordre des choses

Domaine français – 2021

180 pages – 978-2714-3125-9

Ce livre esquisse l'évolution de notre rapport aux choses, passé en quelques siècles d'une vision fluide et ouverte, issue des anciens systèmes qui reliaient l'homme à ce qui l'entourait, bêtes et plantes, astres et dieux, à un ordre séparé et éclairé dans lequel chaque chose occupe une place déterminée.

## Rien pour demain

Domaine français – 2020

174 pages – 978-27143-1234-1

Rien pour demain, rien pour hier, tout pour aujourd'hui disaient les dadaïstes, devise qui est à l'image même de notre rapport moderne au temps, celui que la culture a édifié au long des bouleversements du monde, guerres, révolutions industrielles et sociales, découvertes et inventions – de l'astronomie à la photographie, de l'organisation du travail à la télévision.

## Le Pays des jouets

Domaine français – 2022

176 pages – 978-27143-1275-4

Le pays des jouets, c'est le visage d'une modernité qui, obsédée par la perte de l'innocence, l'a remplacée par les figures de l'enfant et du héros, double culte qui trouve sa première grande incarnation dans le fascisme, synthèse inédite entre mythe, enfance et violence.

# ENTRETIEN

*Comme vos précédents livres, Sur toute la surface de la Terre traverse des époques mais aussi des références historiques, littéraires et artistiques très variées. Comment construisez-vous cette forme qui entremêle récits et réflexion, documents et fiction, et que vous permet-elle ?*

Bruno Remaury : Je crois que je construis moins cette forme qu'elle ne s'impose d'elle-même au long d'un fil de pensée fait d'associations et de rebonds, mais qui ne sont pas pour autant le fruit du hasard, plutôt la conséquence d'une logique interne au texte. La métaphore qui se rapproche le plus de ma méthode de travail est celle de la tapisserie : on dispose de fils de différentes couleurs, qui semblent au départ en désordre et que l'on assemble (ou qui s'assemblent) au fur et à mesure que se constitue le motif. C'est le motif qui dicte le fait de passer d'une époque à une autre, d'un événement à un autre, afin que se construise le récit d'ensemble. Cette forme composée d'éléments très divers, dans le temps comme dans l'espace de la culture, me permet je crois d'embrasser un paysage assez ample sans pour autant tomber dans le piège de la fresque détaillée, soumise à une totalité descriptive. Pour le dire autrement, il s'agit de suggérer le très grand au travers du minuscule, en l'occurrence une succession de petits faits

et de détails qui, articulés les uns aux autres, suggèrent plus qu'ils ne décrivent les grands mouvements de la marche du monde – plus particulièrement ceux par lesquels la modernité prise au sens large, c'est-à-dire depuis la fin du Moyen Âge, a changé les cadres de pensée avec lesquels l'homme se représente ce qui l'entoure.

*Il y a, dans ce nouveau livre, une multiplicité de personnages, des personnages historiques, des anonymes, des personnages de fiction, des artistes, des hommes d'affaire, des scientifiques... Comment construisez-vous vos personnages de fiction ? Quel personnage vous semble le plus emblématique de ce livre et comment l'avez-vous construit ?*

B.R: La question du personnage est centrale dans le travail. Elle a été d'ailleurs la première à arriver lorsque j'ai décidé de sortir de l'essai – qui est ma formation et auquel je me suis attaché pendant des années – pour aller vers une forme plus littéraire. C'est le personnage qui m'a permis de figurer, d'incarner au sens propre, une place, et donc un propos, sur le moment de la marche du monde que j'explore. Qu'il s'agisse de personnages anonymes ou de figures plus connues – pour ce dernier livre P.T. Barnum par exemple –, c'est moins ce qu'ils font qui m'intéresse que la manière dont ils voient le monde et dont nombre d'entre eux ont témoigné, qu'il s'agisse de lettres ou de mémoires. C'est de cette somme de regards croisés que résulte le sens du texte. Et puis il y a aussi le rapport aux voix venues du passé, qui fait selon moi partie intégrante du travail de l'écrivain : faire entendre des voix oubliées, leur donner un espace où elles puissent résonner. Il n'est ainsi pas rare que les personnages anonymes soient aussi tirés de personnes réelles, ou qu'ils empruntent leurs mots à d'autres, trouvés dans des archives, telle la femme raciste de

la troisième partie de *Sur toute la surface de la Terre*, figure fictionnelle composée à partir de photographies et de propos rassemblés, la réunion de ces éléments donnant une réalité à un personnage qui est ainsi, lui aussi, fait de fragments et d'associations.

*Tous vos livres s'intéressent au tournant spécifique de la modernité, à ce qu'elle a changé dans notre rapport à l'espace, au temps, au vivant, à l'enfance... Sur la question de l'altérité qui est au centre de Sur toute la surface de la Terre, pouvez-vous nous dire ce qui vous semble spécifique de ce tournant ?*

B.R : Dans mes précédents livres j'ai en effet exploré la question du temps et de l'espace, du vivant non-humain et des commencements. À bien des égards, *Sur toute la surface de la Terre* est le pendant de celui sur le vivant non-humain, publié sous le titre de *L'Ordre des choses*. La question de départ, simple, est celle-ci : comment l'homme occidental pense-t-il l'autre humain, plus particulièrement cet autre du lointain auquel il a été brutalement confronté à partir de l'ère des découvertes, aux débuts de la modernité ? On en revient à la question du personnage. Par exemple Henri, présent dans la première partie, est un jeune colon français parti au tournant du XX<sup>e</sup> siècle pour l'Indochine. Henri était pour moi le moyen d'illustrer et de développer cette question essentielle : comment recevoir cette figure de l'autre lorsqu'on s'y trouve confronté de manière radicale, comme l'ont été tous les colons, et quelles sont les formes de regards qui en découlent, de l'étonnement à la fascination, du malaise à la peur et, parfois, au rejet – sans oublier les multiples formes de domination, de l'esclavage à la colonisation, qui sont elles aussi évoquées dans ce texte. L'histoire moderne de l'altérité est celle d'un double mouvement de réduction : réduction

par la catégorisation d’abord – nourrie par la science et les théories raciales –, réduction plus directe par l’exploitation, jusqu’à la négation.

*Le bandeau reproduit un détail des Noces de Cana de Véronèse. Pouvez-vous nous dire ce qu’incarne ce tableau à vos yeux ?*

B.R : L’œuvre d’art ne peut pas être dissociée du monde dans lequel elle se fait, et le rapport à l’image, particulièrement à l’image photographique, de Diane Arbus à Claude Monet, de Julia Margaret Cameron à Nicolas Poussin, est aussi au cœur de mon travail. Pour ce qui est des *Noces de Cana*, j’ai toujours beaucoup aimé le côté cinématographique de ce tableau, la multitude de ses détails, sa rapidité d’exécution aussi, un côté vif, spontané, quelque chose d’un instantané en somme. Mais il n’y a pas que sa technicité qui fait de ce tableau une image passionnante. C’est aussi et surtout le portrait qu’il fait d’une société très particulière, celle de la Venise du XVI<sup>e</sup> siècle, ville à la croisée des mondes, Nord et Sud, Orient et Occident, où se côtoyaient toutes les langues et toutes les nations – chose que Montaigne, lorsqu’il la visite, juge très remarquable. Au sein du tableau sont ainsi représentés des Vénitiens, des Maures, des Turcs, des Perses, des Juifs, jusqu’à un personnage qui ressemble à un Indien d’Amérique, tel du moins que l’époque se les représentait. Ce tableau, tout comme la ville qu’il décrit, est la parfaite illustration de ce que j’appelle dans le livre le “devoir d’altérité”, tel que nous l’enseigne le mythe de Babel : un monde où se croisent et se mêlent noms, identités, langues, cultures et, allons jusqu’au bout, sangs et filiations, même si, au contraire, le nôtre se ferme de plus en plus, laissant malheureusement place à la vision d’un autre réduit, ségrégué, et nié.



# Éléonore de Duve Sophia

*« Sophia se crée la trouille de longer les arbustes, rampants, sournois, quand elle doit sortir de la maison et joindre la cave, afin d'aider son grand-père, elle court à tout va, craint alors de tomber. C'est un jeu sans jeu, auquel elle s'adonnera longtemps et ce d'autant plus que les boiseries extérieures sont rouges et effilées. Sophia s'arrête pour cueillir un coquelicot, là, se trouve son courage. En déplaçant la fleur, il ne reste qu'un caillou. »*

Éléonore de Duve  
*Sophia*



éditions corti

Domaine français  
2025 – 88 pages  
16 €

978-2-7143-1343-0



SORTIE LE 6 FÉVRIER

À travers un ensemble de perceptions tissant des liens entre les multiples strates d'une vie, Éléonore de Duve déploie le monde de *Sophia* : sa tragédie et, derrière celle-ci, à rebours, un amant, un fils, la prairie dessinée par les fleurs, des tendresses, une rivière, les gestes de l'enfance, un recommencement.

Au fil de ce récit, un visage de femme se dessine par tableaux, sur un mode aussi incandescent qu'incarné.

**Éléonore de Duve** est née en Belgique en 1989. Après *Donato*, son premier roman publié par les éditions Corti en 2023, elle poursuit avec *Sophia* un travail que pourrait rassembler la question : comment la littérature peut-elle restituer leur vie aux disparu·e·s ?



Dans la toundra dans le noir, au sein des fusils, lancés en tous sens, Sophia danse. Elle avance et tourillonne à chair perdue, agissante. Ses deux bras fendus en colombe portent un étendard. Les armes quant à elles se répondent, en pointant la matière, les cœurs si possible, les cœurs pointés dans le crâne. L'ennemi finit toujours par surgir; indéfectible, il se plante dans le paysage, réfute des rêves adorables. Désormais, de façon constante, les fleurs poussent à l'envers, comme les peaux, les ossements et les ombres rongent la terre. Les maisons se cachent dans la pierre, la laine de roche et les gravats. Des flocons à l'œil nu tombent sur le drapeau de Sophia. On ne dirait pas des étoiles, si jolies. Ils boulochent. Une peluche a été arrachée des menottes, volée, par l'adversaire, et jamais l'enfant n'oubliera cette haine-ci, celle prenant la hauteur de ses sentiments les plus forts. Il faut imaginer l'absorption et le rejet, la défense et l'assaut, l'ours Wojtek puis le lait concentré, doucement sucré. Le bruit extrême rappelle le chaos du début – la fanfare, les cris, les encouragements, l'aspirateur. Sophia au milieu tourne le drap, ce n'est qu'un drap blanc qu'elle tourne en sautillant, ce n'est rien. Ses pieds nus effleurent à peine la mousse sans vie du sol, tant elle sautèle, dans un mouvement qui éviterait les mines, tant elle veut aller vite, ressentir, sans joie ni haine, sans espoir ni entrave, là, au froid.

Si sa gorge s'innerve encore, électrisée par ses amours : tout infini reste possible. Mais, quand des genoux tombent, un ventre s'affaisse, et un autre continue de tirer, pan-pan-pan, avant que son dos ne martèle, la mousse sans vie du sol.

La geste de Sophia est une idée.

Tuer est une idée qui, mise en pratique, ne fonctionne pas. Le visage, massacré, reste un visage ; et restera l'idée de ce visage, qu'on voulait massacrer – subsiste la somme de tous. Ils survivent, encoignés dans l'esprit, notamment de ceux qui voulaient les tuer car : ils ambitionnaient de tuer ces visages, pour ce qu'ils sont, pour eux.

Sophia, sous le linge, n'a plus de visage, son nez fuit, sa bouche opale, son chant dit : *J'ai perdu mon visage, essayez de le rattraper, essayez de le rattraper.*

Puis brusquement Sophia cesse de baller. Et on voudrait voir sa joue, dans le noir, esquisser un dernier sourire.



Extrait de *Sophia*

# ENTRETIEN

*Après Donato, votre premier roman qui réinventait la vie d'un grand-père mutique, Sophia retrace la vie d'une femme. Deux livres, deux vies et deux prénoms pour titres respectifs. Comment l'idée de ce nouveau livre est-elle née ?*

Éléonore de Duve : J'ai été contactée en novembre 2023 par Eva Maréchal, pour la revue *Sabir*, avec la proposition d'écrire un texte à paraître dans le prochain numéro, en train d'être bouclé, portant sur le « Présent ». Les guerres me semblaient alors, au présent, comme toujours maintenant, prendre toute la place. L'Institut de recherche sur la paix d'Oslo a recensé, à l'année 2023, le plus grand nombre de conflits armés depuis 1946, soit 59 au total. Vu le court délai dont je disposais, en une page, intensément, Sophia mourait, dans la guerre ; le petit texte allait être publié.

*Dans Sophia, le récit est monté à rebours, de la mort à la naissance du personnage principal. Simultanément, les textes s'amenuisent, deviennent de plus en plus brefs et épurés dans la page. Comment se sont imposés ces deux choix narratifs et formels qui donnent sa force au livre ?*

E.d.D : En une page Sophia mourait, donc, et son visage me poursuivait. Les visages des morts de la guerre doivent nous

poursuivre, ils ne peuvent pas partir, ils sont partout. La fin de la vie de Sophia ne me paraissait pas être l'acmé, le climax, la fin d'une histoire, on ne pouvait pas tout lui voler, et je voulais réparer mon injustice – son histoire à elle, c'est sa vie. Alors je suis repartie en arrière, à rebours de la mort, avec l'idée de dresser le portrait d'une Sophia, et avec l'idée de revenir à l'espoir le plus simple, le plus petit, le seul, celui que portent les vies du fait d'être en vie, en toute fragilité.

*Donato mettait en scène un jeune homme italien arraché à ses Pouilles natales, qui partait travailler dans les mines du Pays noir. De son côté, Sophia est traversée par la violence d'une guerre qui n'est pas nommée. Cette violence contraste avec la tendresse et la douceur qui traversent certaines pages de vos livres. Est-ce que la violence, celle que les États et plus généralement le pouvoir font peser sur les individus, est à l'origine de votre travail ?*

E.d.D : Je n'avais jamais songé à cette question en ces termes et je l'aime beaucoup. Je ressens cette oscillation, très fort en moi – d'une part, que la violence, des systèmes institutionnels, économiques, politiques, juridiques ou sociaux, est le seul sujet, tant elle est forte, tant s'opposer à sa pression est impossible, tant elle façonne les vies, alors pourtant, d'autre part, que notre besoin de douceur et de tendresse, premier en venant au monde à mon sens, est immense et irréductible.



éditions corti

22 rue Saint-Just, 93210 Saint-Denis

06 12 87 48 30

[editions.corti@gmail.com](mailto:editions.corti@gmail.com)

[www.jose-corti.fr](http://www.jose-corti.fr)